

Nouveautés littéraires

Numéro 172, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (172), 92–107.

MONIQUE NOËL-GAUDREAU ET ROMAIN GAUDREAU

Dictionnaire de l'imagination.

Pour lire ou écrire des histoires de science-fiction, d'horreur, maritimes, merveilleuses héroïques, policières et sentimentales

Éditions du Bégonia voyageur, Montréal, 2013, 293 pages



essais

Plusieurs dictionnaires, encyclopédies sur les personnages, l'imagination et la littérature ont été publiés. Pourquoi alors en publier un nouveau ? Selon les auteurs de l'ouvrage, ces anciennes publications n'étaient pas totalement complètes. Certaines ne présentaient que des concepts utilisés en littérature, d'autres ne regroupaient que des informations sur la création de personnages ou de lieux. Le *Dictionnaire de l'imagination*, quant à lui, regroupe l'ensemble de ces informations. Les auteurs, comme les peintres, doivent avoir un message à transmettre pour commencer la création d'une œuvre. Les grands peintres s'installaient souvent devant le sujet à peindre, en prenaient les grandes lignes et transformaient le tout dans un jeu de lignes, de formes et de couleurs. Si certains auteurs ont plus de facilité à exploiter leur imagination, d'autres ont besoin de repères, de « modèles » pour s'inspirer. Attention ! Il ne s'agit pas là de plagiat, mais plutôt d'une occasion de combattre le syndrome de la page blanche, surtout pour les écrivains débutants, ou encore dans un souci d'amélioration, de perfectionnement chez d'autres. Pour ce faire, quoi de mieux que l'étude des œuvres de grands maîtres pour nous donner le goût d'écrire ? Les auteurs ont dépouillé plus de quarante-huit romans célèbres ainsi que des textes fondamentaux pour en ressortir les constituants essentiels, les idées, les noms, les raisons de la création d'histoires de science-fiction, d'horreur, d'histoires maritimes, merveilleuses héroïques, policières et sentimentales.

Ce recueil d'idées se divise en neuf parties. Les six premières parties sont consacrées aux différents genres littéraires abordés dans le dictionnaire. Chacune de ces parties présente des entrées en lien avec le genre abordé. Ces entrées proposent des suggestions, des noms, des occasions, des caractéristiques susceptibles d'alimenter la création des écrivains débutants.

À titre d'exemple, la cinquième partie est consacrée aux histoires policières. Plusieurs entrées y sont proposées comme le « crime », le « criminel », l'« enquêteur »... Voici ce que nous dit en bref l'entrée du *crime* : elle recommande aux auteurs tout d'abord d'établir un lieu et suggère des possibilités comme l'ascenseur, la voiture, l'avion... ou encore un lieu plus étrange comme l'aquarium ou la serre... Pour les moins terre-à-terre d'entre nous, les auteurs proposent d'établir le crime dans des lieux envoutants comme des musées, des galeries de miroirs... ou encore dans des chambres closes. Ensuite, une série de mots est suggérée pour décrire le mobilier et ce qu'il y a dans la pièce, et ainsi de suite. Un récit entier peut être construit à l'aide de ce dictionnaire. Quiconque a déjà été victime de la page blanche saura trouver de grands avantages à ce dictionnaire.

La septième partie, soit « Aides à la construction et à la rédaction de l'histoire », contient des tableaux où figurent des définitions, des exemples ainsi que des conseils pratiques pour l'écriture. Finalement, les parties 8 (« Pour nourrir l'imagination ») et 9 (« Bibliographies ») sont des

répertoires d'œuvres étudiées, des œuvres importantes et incontournables en lien avec les courants littéraires abordés. Il est donc possible de relier tous les éléments proposés aux chapitres précédents aux œuvres déjà existantes et d'en faire la promotion auprès des élèves pour leur proposer de se nourrir de ces grandes œuvres.

✱ MARYSE LÉVESQUE

MONIQUE NOËL-GAUDREAU ET ROMAIN GAUDREAU

Outils pour écrire des récits d'aventures de science-fiction et d'aventures exotiques

Éditions du Bégonia voyageur, Montréal 2013, 75 pages

Ce recueil d'outils est destiné aux élèves des écoles primaires et secondaires. Comme pour le *Dictionnaire de l'imagination*, les auteurs nous offrent des outils pour aider à la rédaction de récits d'aventures de science-fiction et d'aventures exotiques. Même si le *Dictionnaire de l'imagination* peut être utilisé en classe du primaire et du secondaire, ce recueil reste davantage accessible aux élèves plus jeunes et propose de nouveaux types d'outils tels que la base de données et le combineur.

La base de données est un regroupement d'éléments d'information à sélectionner lors de la construction d'une histoire. Le recueil propose différentes entrées placées en ordre alphabétique, ce qui facilite la recherche. Pour chaque entrée, on retrouve le nom d'une catégorie d'éléments d'information : par exemple, les « constructions », les « fonctions » ou les « vêtements ». Chaque entrée présente des éléments d'information toujours dans l'ordre alphabétique. Certaines listes sont accompagnées de renvois à d'autres entrées, ce qui permet de faire des liens, mais également de développer une pensée plus complète lors de l'écriture. Prenons, par exemple, l'entrée « arme » dans la section des histoires de science-fiction. Les auteurs proposent une quantité impressionnante d'armes que les enfants pourraient vouloir utiliser. Pour n'en nommer que quelques-unes, ils pourraient choisir le cryogénérateur, le déphaseur, le lance-flammes, le pistolet laser, la bombe à neutrons... Les élèves peuvent donc aisément trouver une idée ou améliorer leur vocabulaire lors de l'écriture. Les banques de données permettent ainsi aux élèves de trouver et de mettre en valeur un personnage, de le mettre en contexte et de commencer à structurer les idées de leur récit.

Le combineur, quant à lui, sert, comme son nom l'indique, à combiner les différents éléments de l'histoire. Les élèves peuvent donc établir le profil du personnage principal et décider de la manière de raconter l'histoire. Le combineur a été créé pour trois niveaux de difficulté différents, soit le niveau débutant, intermédiaire et avancé. Deux formes sont proposées aux élèves pour l'utilisation du combineur, soit les fiches et la roulette. Les fiches permettent à l'élève d'avoir un parfait contrôle sur son récit. Il choisit les différentes catégories à inclure dans son histoire et celles qu'il ne veut pas aborder. La roulette possède, elle, une part de hasard et de mystère. En effet, c'est en tournant la roue que les catégories apparaissent et offrent des contraintes à l'écrivain. Dans ce cas, il devient tributaire de la roue et il n'a plus qu'à relever le défi que celle-ci lui impose. Il est à noter que les banques de données peuvent être utilisées sans les fiches et la roulette. À vos crayons ! ✱ MARYSE LÉVESQUE

FABIEN GIRARD
Secrets de plantes 2

Les éditions JCL, Chicoutimi, 2013, 214 pages

En 2008, Fabien Girard signait un premier livre intitulé *Secrets de plantes* qui, selon la description même apparaissant sur la première de couverture, présentait les *saveurs, élixirs et fragrances de la flore boréale*. D'abord tiré à un nombre restreint d'exemplaires, cet ouvrage s'est vite attiré la faveur du public, si bien qu'il a dû, depuis, faire l'objet de quelques réimpressions successives.

Nul doute que le second tome sera lui aussi prisé du lectorat, puisqu'il offre les mêmes qualités de contenu et de présentation.

Disons d'abord que Fabien Girard est biologiste et qu'il s'intéresse plus particulièrement à la botanique. C'est un esprit curieux que la moindre pousse interroge et qui met à profit ses immenses connaissances aussi bien que ses multiples observations pour proposer des recettes originales. En tant qu'employé d'une coopérative forestière du nord du Lac-Saint-Jean, il a mis au point de nombreux produits culinaires et pharmaceutiques dérivés des plantes autochtones de sa région. Aujourd'hui, en tant que conférencier et professeur, il se consacre principalement à la diffusion de ses trouvailles, dont il fait ainsi profiter un large public.

Secrets de plantes 2 propose quarante-trois monographies d'espèces de la forêt boréale, ainsi que deux annexes traitant respectivement de l'argile et du platine. Si les textes se fondent sur des données scientifiques indiscutables supportées par des analyses en laboratoire, ils constituent une vulgarisation conviviale de la matière, agrémentée çà et là de trucs que chacun peut expérimenter, de recettes de cuisine ou même d'anecdotes plaisantes.

Ce que révèle Girard, en plus de la chimie des plantes, ce sont les vertus pharmaceutiques, culinaires, olfactives ou même cosmétiques des espèces qu'il aborde, ainsi que les moyens de s'en prévaloir. Pour décrire brièvement ses sujets, il dédaigne l'argot des botanistes, évoquant plutôt des signes distinctifs qui permettent à tout amateur de les reconnaître sur son parterre et dans les boisés.

Quant à sa facture, le livre est particulièrement séduisant pour qui se donne la peine de le feuilleter. Il se présente dans une édition relativement luxueuse et chaque page est rehaussée par des photographies couleur qui exploitent les infinies nuances de la flore, tout en fournissant un complément pertinent aux informations contenues dans les textes.

On sent l'auteur émerveillé par ce que la nature nous offre et son enthousiasme est contagieux. Dès qu'on aborde ses livres, on ne peut faire autrement que d'adhérer à sa passion. De plus, si vous avez l'occasion de le rencontrer dans un salon du livre, lors d'une conférence ou même chez lui, il se fera un plaisir de vous faire vivre une expérience gustative unique qui vous convaincra.

La maison d'édition JCL vient de mettre sur le marché le *Coffret de tous les secrets*, qui regroupe dans un cartonnage attrayant les deux livres de Girard. Nul doute que les amateurs de la nature voudront posséder cet ensemble, aussi agréable à l'œil qu'à l'esprit. ● CLÉMENT MARTEL



essai

nouvelles



COLLECTIF

Des nouvelles de Gatineau ! 2 : Fêtes et festivals

réunies par Michèle Bourgon et Vincent Thérberge
Éditions Vents d'Ouest, Gatineau, 2013, 244 pages

Le succès obtenu en 2012 par la première édition du concours « Des nouvelles de Gatineau » a incité les organisateurs à renouveler l'expérience l'année suivante en proposant comme thème : Fêtes et festivals. Cette fois-ci, les participants étaient moins nombreux sur la ligne de départ, au moins du tiers, mais au final le nombre d'auteurs édités a légèrement augmenté. Huit d'entre eux avaient déjà été publiés en 2012 et Kathleen Goulet, qui cette année-là avait remporté le prix du volet collégial, s'est de nouveau distinguée en se voyant décerner un second prix grâce à « L'éphémère », une histoire d'amour sur fond de feux d'artifice qui puise son intensité dramatique dans le découpage du texte.

Dans la mesure où plus de la moitié des auteurs en ont parlé, Le Salon du livre de l'Outaouais et le Festival des montgolfières de Gatineau se sont avérés des sujets particulièrement inspirants. La grande gagnante, Karell Régnier, a cependant préféré écrire un récit anthropomorphique sur le concours de sculpture Les Merveilles de sable (« Infraction majeure »), alors qu'Hélène Desgranges a décroché le troisième prix avec une nouvelle ayant pour thème les courses de boîtes à savon (« Bienvenue la folie »), une amusante histoire de fratrie qui prend tout son sens à la fin, lorsque le narrateur sort de l'ombre. Les auteurs primés émergent d'ailleurs du lot en nous ménageant des dénouements inattendus.

Les textes, trente-deux au total, ont été regroupés par événement et la qualité moyenne de quelques récits donne l'impression que certains ont été choisis pour mousser une fête ou un festival. Mais il faut se rappeler que le concours contribue tout autant au rayonnement de la ville de Gatineau qu'à celui de la création littéraire francophone. Ainsi, une auteure confirmée comme Suzanne Myre se retrouvera auprès de celui qui en est à ses premières armes. Une histoire de papi voisinera celle d'un junkie tandis qu'une nouvelle au ton moralisateur pourra en côtoyer une autre d'une facture didactique (la fabrication de la bière semble se prêter au genre...). Le dénominateur commun reste la ville de Gatineau et on doit s'incliner devant l'enthousiasme démontré par les participants pour nous attirer là-bas. Même si certains d'entre eux n'y sont sans doute jamais allés... Il faut bien mettre aussi en valeur le territoire de l'imaginaire.

● GINETTE BERNATCHEZ

COLLECTIF

Crimes à la librairie

Éditions Druide, Montréal, 2014, 336 pages, coll. « Reliefs »

Quelle belle vitrine pour nos auteurs de polars que cette anthologie réalisée à la demande de Richard Migneault. Amateur du genre et collaborateur des festivals de littérature policière de Knowlton et de Saint-Pacôme, ce dernier aspire depuis quelques années à faire connaître nos auteurs policiers des deux côtés de l'Atlantique.

En surmontant la contrainte qu'on leur imposait de transformer une librairie en scène de crime, seize d'entre eux ont accepté de participer à son projet. Manifestement, ces « raconteurs » ont pris beaucoup de plaisir à relever le défi, s'interpellant parfois entre eux d'une

nouvelle à l'autre ou saisissant l'occasion pour mettre à contribution « leur » personnage fétiche. Patrick Senécal ouvre le bal de belle façon en se moquant gentiment de ceux qui lèvent le nez sur le genre. « La folie des polars... Les gens sont-ils donc à ce point peu exigeants ? » Oh, que non ! Maintenir le lecteur en haleine de la première à la dernière page s'avère un diktat de taille. Martin Michaud y parvient par le biais d'une uchronie dans laquelle nous découvrons enfin le meurtrier d'une actrice mythique. Sylvain Meunier nous ménage un huis clos savoureux entre un inspecteur futé et un vis-à-vis bien connu du milieu, Norbert Spehner en personne. Maud Graham, le personnage chouchou de Chrystine Brouillet, reprend du service afin d'élucider le vol d'un incunable. Florence Meney se soucie du sort des petites librairies indépendantes alors que Jacques Côté se préoccupe des conditions de travail « des employés surqualifiés et sous-payés » embauchés par les plus grandes. Mario Bolduc, le plus international du lot, nous transporte à Zagreb tandis qu'Ariane Gélinas installe un climat érotique des plus noirs au sous-sol d'une bouquinerie de Rivière-du-Loup. La libraire langoureuse imaginée par Johanne Seymour trempera pour sa part dans un crime beaucoup moins abject.

Les mordus du polar sont des lecteurs insatiables et, comme le souligne Richard Migneault, ils méconnaissent des auteurs québécois pourtant fort talentueux. Le collectif qu'il nous offre représente pour ces affamés du crime un véritable charriot des desserts préparé à leur intention avec beaucoup de soin. Les histoires sont variées, tant par le ton que par l'approche, l'inventivité est au rendez-vous et les quelques pages allouées à chaque écrivain permettent déjà d'identifier le registre de chacun. En outre, chaque nouvelle est suivie d'une riche notice bibliographique qui peut servir de guide de lecture. Que demander de plus pour faire saliver le « Public cible » ? * GINETTE BERNATCHEZ

ESTHER CROFT *L'ombre d'un doute*

Lévesque éditeur, Montréal, 2013, 122[2] pages

La publication d'un recueil de nouvelles d'Esther Croft est devenue, à coup sûr, un événement littéraire. Dédié à Aude, une « sœur d'écriture », qui nous a quittés récemment beaucoup trop tôt, *L'ombre d'un doute* regroupe dix nouvelles dans lesquelles les personnages principaux sont aux prises avec « cet état d'esprit troublant, le doute », ainsi que le précise le titre du recueil. Un bambin de six ans à peine exprime son désarroi devant la présence de ses trois papas auxquels il lui faut s'adapter de semaine en semaine (« Quel papa ? »). Un futur père de famille, en mission au magasin pour choisir une couchette pour le nouveau-né, doute de sa quête, au point qu'il demande à une vendeuse, devenue sa conseillère, de placer dans le lit une poupée de la taille d'un nourrisson pour mieux évaluer l'espace dévolu à cet héritier, ce qui semble déranger sa quiétude (« Devenir père »). Une jeune mère de famille renonce à son projet de suicide, bouleversée par le regard de son gamin, au petit déjeuner (« La peine de vie »). À la veille de donner un dernier cours avant de prendre une retraite bien mérité, un professeur de collège est envahi par le doute en lisant le devoir de l'un de ses plus brillants et des plus rebelles élèves, qui l'aide à se sortir du doute qui l'envahit (« L'éloge du doute »). Une adolescente qui réussit tout ce qu'elle entreprend au

collège s'oppose aux aspirations de ses parents et décide de fuir, incertaine de ce que l'avenir lui réserve (« Tout l'avenir devant elle »). C'est encore le doute qui mine une jeune épouse, qui se sent abandonnée par son mari, qui lui préfère sa carrière de professeur dans une université. Elle finit toutefois par accepter cette situation (« Tête-à-tête »). Et il y a cette autre femme, qui se réfugie dans le chalet parental pour tenter d'échapper aux accusations de pédophilie qui pèsent sur son mari, entraîneur d'une équipe de hockey, qu'elle est prête à défendre bec et ongles (« ... et pour le pire »). Une autre femme décide de s'impliquer dans la cause des enfants abusés, maltraités (« Les enfants d'abord »), alors qu'une immigrante, quitte à rester seule dans ce nouveau pays, respecte la volonté de son compagnon de vie atteint d'un cancer en phase terminale de ne pas le laisser souffrir (« Quelques heures encore »). À la suite d'un accident de voiture, qui l'a privée de la présence de son mari, une vieille dame, hospitalisée, décide de ne plus parler, se contentant d'observer ce qui se passe autour d'elle, sans que l'on sache vraiment si elle n'a pas sombré dans la plus complète confusion (« Il ne s'est rien passé »).

Voilà certes un recueil aussi troublant qu'émouvant, qui jette un regard implacable sur l'existence des êtres, jeunes et moins jeunes, condamnés à composer avec leur propre condition humaine. Esther Croft se révèle ici, comme dans ses autres recueils, une écrivaine en pleine possession de ses moyens. Son écriture est tout en nuances, juste et combien efficace pour nous émouvoir et nous faire réfléchir sur la fragilité de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Esther Croft est sans aucun doute l'une de nos plus grandes nouvelles. Vivement d'autres récits. * AURÉLIEN BOIVIN

RENAUD JEAN *Retraite*

Boréal, Montréal, 2014, 200 pages

Chaque rentrée littéraire nous propose son lot de nouveaux auteurs et l'offre est telle qu'il n'est guère facile pour ces derniers de se bâtir un lectorat. Avec ce premier livre au titre dépoillé, Renaud Jean laisse entendre une voix précise et réfléchie qui apporte une contribution sérieuse à la nouvelle.

Le mot « retraite » apparaît dans son sens propre lorsque le nouvellier, dans le texte éponyme, nous raconte les aléas d'un fonctionnaire aigri rapidement dégrisé par sa récente condition de retraité. L'ensemble du recueil gravite cependant autour d'un vocable qui suggère, également et surtout, le recul, le repli sur soi ou la recherche d'un refuge. En ce sens, des récits aux accents surréalistes côtoient sans difficulté des histoires urbaines tout à fait pragmatiques : visites, voyages, ruptures... Leur cousinage se manifeste par la présence d'un personnage central qui, tout en étant différent d'une nouvelle à l'autre, énonce souvent les mêmes inquiétudes. Qu'il s'exprime au « je » ou par le biais d'un narrateur omniscient.

La plupart des textes se déploient en trois volets, certains nettement conçus à la manière d'un film choral (« Sous le pôle », « Au travail »). Les lieux étranges représentés dans les histoires vaguement fantastiques invitent les protagonistes vers un ailleurs à la fois désirable et inquiétant (« La station », « Sous le pôle », « Au travail »). Ils hésitent, tergiversent avec eux-mêmes en face de l'inconnu. Néanmoins, même dans les nouvelles où les personnages intègrent un cadre familial, ces



derniers conservent une distanciation à l'égard d'autrui. L'homme qui se profile entre les lignes n'est pas sans rappeler le misanthrope taciturne qui hante l'œuvre de Gilles Archambault. Méfiant à l'endroit de ses collègues, accablé par sa famille, blessé par ses amis ou bousculé par une compagne trop dynamique... « Je me croyais à l'écart du monde alors que j'étais en plein dedans. », souligne l'un d'eux, encore lui faut-il y trouver sa place. Néanmoins, une forme d'épiphanie émerge parfois en périphérie. L'écho d'une fête, les contours incertains d'un univers plus grand que soi, une sorte d'acceptation résignée.

La lecture de ces nouvelles nous laisse un peu dans le même état d'esprit que le héros de la dernière histoire : « le cœur battant, dans un état mêlé d'enchantement et de sourde inquiétude. » Une belle découverte. * GINETTE BERNATCHEZ

FRANÇOISE MAJOR *Dans le noir jamais noir*

La Mèche, Montréal, 2013, 136 pages

L'écrivaine Françoise Major appartient à cette vibrante cohorte d'auteurs regroupés sous l'étiquette de la relève. Son premier livre, *Dans le noir jamais noir*, a fait l'objet de plusieurs critiques enthousiastes, lui permettant ainsi de se glisser au milieu des dix finalistes du dernier Grand Prix littéraire Archambault. Si elle n'a pas obtenu le premier prix, elle peut tout de même se féliciter d'avoir écrit vingt et un textes percutants qui nous secouent assez pour qu'on s'en souvienne longtemps.

Une histoire de drague achoppe sur un mot cruel (« Bar danse »), un caractériel renfrogné pose un lapin à sa petite amie (« Attendre Paola »), une employée de dépanneur est en butte aux manœuvres d'intimidation d'un groupe de voyous (« Jellyfish sous les néons »), une jeune femme dont c'est l'anniversaire et une autre qui revient d'un rave en pleine nature atterrissent avec répugnance entre les draps d'un inconnu (« Stoned Immaculate » et « Dans la machine de ShivaSpace »)... En ayant recours à un emprunt facile, le livre aurait pu s'intituler *Vingt-et-une nuances de noir*.

À l'exception de ce quinquagénaire qui souhaite aider ses parents à sortir de leur fouillis (« La pantry »), on ne peut guère miser sur la sagesse et la générosité des personnages masculins. Bien que, par lassitude, par apathie ou par ennui, les femmes se font maintes fois complices de l'immaturité de leurs compagnons. « Un jour, tu vas t'en aller. Pas demain. Peut-être le mois prochain. En attendant, c'est moins compliqué de sucer que de déménager », reconnaît l'une d'elles, en usant de ce « tu » pour se justifier *in petto* (« L'amour post-rock »).

Ah, oui ! Le langage contenu dans ce livre pourrait ne pas convenir à certains lecteurs. Et, malheureusement, ces derniers vont peut-être escamoter « Okapulco ». Cette histoire, la plus scabreuse, nous transporte sur la plage d'Oka par un bel après-midi ensoleillé. En assignant des rôles muets aux personnages secondaires, Major permet au narrateur mal embouché de nous confondre par sa prestation convaincante. Cette nouvelle, comme toutes celles qui composent le recueil, dégage l'âcre parfum de l'authenticité.

D'évidence, l'écrivaine ne se fait pas une idée très élevée de ses contemporains, mais sa férocité vivifiante et le choix des mots restent au service de l'atmosphère qu'elle souhaite recréer. Dans « Jusqu'au bortsch », c'est

le rythme boulimique de la phrase qui installe l'ambiance enfiévrée dans laquelle baigne une jeune fille atteinte de troubles alimentaires. À la fin de chaque histoire, de la tristesse désabusée à la douleur diffuse, tout est dit, on n'attend rien d'autre. Mis à part la publication d'un second livre, naturellement. * GINETTE BERNATCHEZ

GISÈLE VILLENEUVE

Outsiders

Lévesque éditeur, Montréal, 2013, 144 pages
coll. « Réverbération »

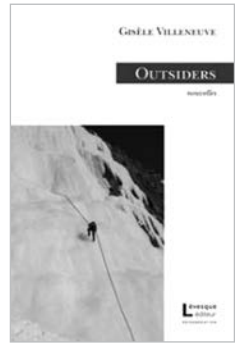
Au cours des trois dernières décennies, Gisèle Villeneuve a exercé son talent d'écrivaine en abordant presque toutes les facettes du métier, de l'essai littéraire à la traduction en passant par la fiction radiophonique, le théâtre et le roman. *Outsiders*, paru en 2013, regroupe une douzaine de nouvelles dont la moitié des textes (refondus pour l'occasion) avaient déjà été publiés dans différentes revues.

L'alpinisme, sujet métaphoriquement porteur s'il en est un, représente la clé de voûte du recueil. Trois histoires véhiculent directement ce thème tandis que les autres sont solidement arimées à l'idée qu'un jour ou l'autre il faudra escalader la montagne qui se dresse devant soi. D'ailleurs, l'auteure habite à Calgary depuis plusieurs décennies et les sommets enneigés des Rocheuses sont souvent évoqués dans sa prose. Dans « Transit à YUL », Judith, guide de montagne, descend d'urgence en rappel afin de répondre aux desideratas de son vieux parrain toqué. Cette première histoire met en scène un personnage haut en couleur pour qui le grand âge ne représente pas une raison suffisante de renoncer au sel de la vie. Symétriquement, la dernière nouvelle du livre (« Une très vieille femme ») nous ménage une rencontre stimulante avec son pendant féminin. « La conquête des sommets », d'une superbe efficacité, nous offre le fruit des cogitations d'une alpiniste en pleine action au sujet des relations tendues qu'elle entretient avec son adolescente.

La recherche du silence tenaille les héroïnes fébriles et tenaces de *Outsiders*. L'une tente de le trouver dans le désert (« Sept nuits d'insomnie dans un champ d'agaves ») alors que l'autre s'efforce de l'apprivoiser auprès d'un homme amputé qui en possède le secret (« Précipitations »). Dans le récit allégorique « Nuit blanche avec gendarme » — quand le mot épiphanie prend tout son sens — une jeune fille désabusée cède à l'attraction irrésistible d'une montagne. Dans ces trois histoires, les événements évoluent en filigrane vers le fantastique. « Le prix du Nobel » dissimule plutôt un sens de l'observation féroce sous un comique de situation jubilatoire. Dans ce texte, les voisins d'un écrivain cloîtré, un certain monsieur Ducharme, rivalisent d'imagination pour s'approprier l'heure de gloire de celui qui n'a que faire des honneurs.

Le phrasé incisif et précis de Villeneuve imprime à chacune de ses nouvelles le rythme qui lui convient. Ainsi, lorsque la narratrice soliloque en faisant des longueurs de piscine, son essoufflement s'entend. Dans ce recueil, l'inventivité est bel et bien au rendez-vous, ce qu'on ne saurait minimiser. Certes, l'auteure maîtrise le genre, mais elle parvient également à nous étonner.

* GINETTE BERNATCHEZ



DOMINIC GAGNÉ

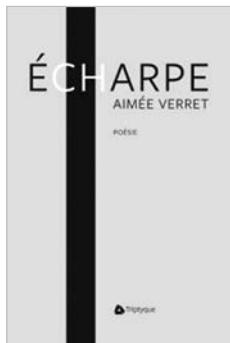
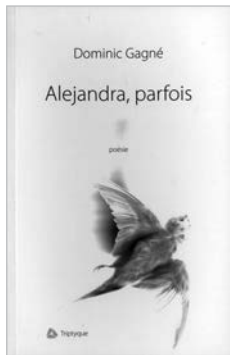
Alejandra, parfois

Éditions Triptyque, Montréal, 2013, 65 pages

Dans la revue *Estuaire*, Dominic Gagné nous offre ses « Carnets de résonance » et on y découvre un subtil lecteur de poésie. Aujourd'hui, c'est lui l'auteur d'*Alejandra, parfois*, qui résonne pour ses lecteurs actuels et à venir. Résonance qui se feutre et se crée, qui se chuchote et se berce de la première à la onzième tentation. On a alors envie de serrer dans nos bras ce « elle » ou le reflet de ce « elle », corps et âme.

La poète Alejandra Pizarnik est incarnée dans les mots de Gagné avec une délicatesse extrême. Elle est peinte par touches fines derrière la fenêtre de vérité, telle une contemplatrice de cimetières sauvages, d'innocence et de maladie symbiosées, de plaies, de mains d'homme la tirant doucement vers le fond... Elle est dévoilée dans le malaise profond de l'écriture : « ça brûle ça casse ° à répétition ° elle jette en pâture ° visions et viscères ° à la barbarie ° du langage ». Dans ce vertige où sans cesse elle tombe et retombe dans « l'implacable désordre des choses », la mort devient l'inévitable résultante. On le sait car on connaît le drame de cette poétesse. On le devine aussi à travers la force d'évocation de Gagné.

Chaque poème versifié va à l'essentiel du langage et de l'être d'Alejandra Pizarnik, comme si Gagné était devenu elle, comme si Pizarnik s'était glissée en lui. Les reflets se mêlent et parlent de la mort « comme d'un vieil ami ». Le recueil devient linceul où aucun mot ne dépasse, où tous les mots tombent droit au cœur. Ce livre d'une grande tristesse dénombre les épaves d'une jeune femme qui s'est ôtée la vie, car elle désirait « ne jamais retomber, seulement être Alejandra, parfois. » * ANNE PEYROUSE



AIMÉE VERRET

Écharpe

Éditions Triptyque, Montréal, 2014, 65 pages

Quel titre étonnant pour un recueil de poèmes ! On pense à Ponge, *Le Parti pris des choses* ; quelles sortes de poèmes peut-on écrire sous l'emprise d'un foulard ? Quelle mort pathétique que celle d'Isadora Duncan ! « L'écharpe deux fois enroulée. Autour du cou, autour de la roue. » Et celle de ses enfants : « nous ne les aurions pas laissés se noyer, nous ne les aurions pas laissés naître... »

Oui, des morts si ridicules que Verret fait bien de réincarner la danseuse et d'être toujours là à ses côtés ; Isadora bouge même à travers le rideau baissé de la vie et dans tant et tant de mémoire. D'un poème en prose à l'autre, on ressent l'incroyable douleur de l'étranglement qui paralyse le corps – or, ce qu'il ne faut pas imposer à la danseuse, c'est bien « tuer le mouvement à sa racine ».

Dans les autres sections du recueil, « La route », « Dormir à deux » et « Le salon », on perd la trace directe d'Isadora, mais on l'entrevoit quand même dans le « bras qui repousse l'air » ou dans celui qui porte la parole. On visite des peurs, des ennuis, des heures qui s'en viennent graves, des tas de linges séparés, des urnes et une boîte sur laquelle on va déposer une bière. « Prends un sous-verre en carton. Pas de cerne sur les cercueils. » Verret raconte des histoires d'égarements et de pertes. D'Isadora à l'inconfort des « cailloux au fond des souliers », elle y va en chuchotant et en sachant que tous les chemins mènent au salon mortuaire.

Ce deuxième recueil soutient la voix d'une jeune poète étonnante dans ses sujets et dans son regard décapant posé sur le réel. * ANNE PEYROUSE

MICHAEL DELISLE

Le feu de mon père

Boréal, Montréal, 2014, 128 pages

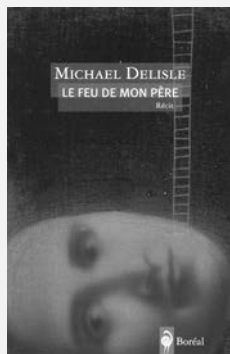
Depuis plus de trente ans, Michael Delisle échafaude une œuvre d'une rare densité. Son dernier livre, *Le feu de mon père*, s'inscrit dans ce dépouillement stylistique qui nous amène à croire à un accord de coopération des plus harmonieux conclu entre le poète et le prosateur.

Dans ce récit métissé, tant par la forme que par le contenu, l'écrivain développe son approche de la poésie et de l'écriture. Il évoque en peu de mots, en si peu de mots, mais avec une telle conscience, sa consternante enfance et son interminable vingtaine. Il retient le souvenir d'un ami, d'un amour ou d'un professeur, celui des femmes qui ont changé sa vie... Mais surtout, il ravive la douloureuse figure paternelle : celle d'un homme violent, bandit à la petite semaine qui, comme un personnage de Flannery O'Connor, gloriole romanesque en moins, se tourne un jour vers Dieu en adhérant à une secte d'illuminés. Dès lors, le feu qui le consume réduit en cendres la famille bancale et dérisoire que ce père avait bâtie auprès d'une jeune fille endormie et de leurs deux fils laissés à eux-mêmes.

Dans les années soixante, à Ville Jacques-Cartier, en argot de voyou, les mots *feu* ou *morceau* désignaient une arme. Les premières pages du récit basculent dans une violence aveugle qui donne froid dans le dos. Les vers percutants qu'on y trouve s'impriment avec une netteté

hallucinante dans l'imaginaire : « Un corridor obscur ° À l'ouest, mon père armé. ° À l'est, ma mère éméchée. ° Moi suspendu entre les deux sur le point d'être éventré par les projectiles brûlants » (p. 14). L'écrivain en convient, cet épisode traumatisant connaîtra plusieurs variantes au fil du temps mais, dans cette histoire, la rigueur siège ailleurs. Restituer la perception aigüe d'un événement importe certainement autant que poursuivre une stricte vérité dénaturée. Du reste, la capacité d'émouvoir tient rarement à la précision des détails. Il faut également souligner la pudeur de Delisle, voire la grâce de sa prose. Des qualités qui lui permettent de s'exprimer sans faux-fuyants et sans acrimonie tout en « sauvant » par la peau du cou la dignité des siens.

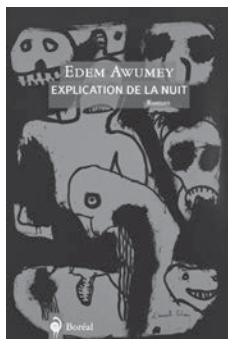
Dans son roman *Le désarroi du matelot*, publié en 1998, l'écrivain avait créé un personnage qui possède des affinités avec celui du père qu'il nous décrit ici. Il est tentant de relire certains titres antérieurs sous l'éclairage de son dernier livre. Le propos est sombre, mais en naviguant à petits coups de rame entre les faits et l'analyse réflexive Delisle s'approche d'une sérénité résignée. Et si, comme il le dit, lire de la poésie et écrire de la poésie l'ont aidé à tenir bon, on peut bel et bien espérer un tel effet en fréquentant son œuvre. * GINETTE BERNATCHEZ



EDEM AWUMEY
Explication de la nuit

Boréal, Montréal 2013, 214 pages

roman



Dans son troisième roman, l'auteur pousse le lecteur aux limites du supportable. Le personnage central, Ito Baraka (en arabe, le nom de famille signifie « chance », une première cruelle ironie du sort), prend le rôle de rédacteur et de narrateur de sa vie antérieure dans son pays d'origine. Peu importe l'identité du pays – Côte d'Ivoire, Sierra Leone, Burkina Faso, il y a tant de dictatures en Afrique, on dirait que chaque jour en naissent d'autres –, un jour, la révolte contre le gouvernement éclate. Ito est capturé et se retrouve dans un camp de prisonniers, pas seulement politiques, mais aussi de personnes soupçonnées de... sorcellerie. Les gardes font subir aux uns comme aux autres des tortures d'une barbarie issue d'un cerveau dysfonctionnel, celui du dictateur invisible et omniprésent que le peuple voudrait éjecter de son fauteuil. Après des traitements abjects qui l'ont mené au bord de la folie, Ito partage une cellule avec un homme plus âgé, aveugle, ancien instituteur. Koli Lem deviendra son meilleur ami. Il a caché des livres qu'Ito lui lira, tous les soirs. Koli prépare l'évasion de son codétenu. Après sa fuite, il est remplacé par un monstre qui tuera le vieil homme. Une fois revenu auprès de ses parents, Ito se met à écrire des pièces de théâtre (avant son emprisonnement, il a joué dans une pièce de Beckett). Il a du succès, est invité au Québec et s'établit dans un minable sous-sol à Hull, où il vit avec une Autochtone, assez blessée par la vie pour tomber amoureuse de l'immigrant africain. Mais ce dernier est atteint de leucémie ; il a juste le temps de terminer le récit de sa jeunesse.

Pendant un temps, l'accent de vérité conféré par Edem Awumey aux souffrances de ses personnages est d'une rare intensité. Ito, ses amis, d'autres prisonniers, jusqu'aux gardes, tous vivent dans la misère, la répression, la brutalité sans nom d'un régime immonde. Le narrateur nous présente un tableau réaliste des méthodes africaines pour cannibaliser tout un peuple. La faille du livre se trouve justement là, dans la suite des nombreuses pages consacrées aux mises à mort, aux tortures, aux traitements infâmes des cadavres, aux images atroces de la faucheuse se promenant dans la savane, tuant la vie qu'elle rencontre. Comme Awumey, d'autres auteurs ont succombé devant la tentation de réduire un récit à celui d'une montagne de corps ensanglantés. Échappe (encore) à ce dernier le grand art d'intégrer la cruauté dans une œuvre sans qu'elle prenne un aspect complaisant ; pour s'en convaincre, il faut regarder du côté des Mankell, Hosseini, Aslam (*Le jardin de l'aveugle*), Chaldon (*Le quatrième mur*). De plus, des questionnements comme « De quelle nuit du monde es-tu le fruit ? [...] Comment, avec quels mots expliques-tu la nuit ? » (p. 67) ne sont pas exploités. Awumey nous explique l'aveuglement de Koli Lem à ses dernières pages et nous invite à suivre l'acceptation du prisonnier de la torture par le soleil. « Parce que, de toute façon, alentour, tout était moche. Il n'y avait rien de beau à regarder, à part les courbes de la pute qui, une fois par mois, venait offrir son cul aux caporaux » (p. 213). Les quelques épisodes décrits en terre québécoise, en hiver, sont des pauses qui auraient pu servir l'auteur à parler des sentiments que provoque la terre d'accueil. Trop rares, ces moments de recul auraient dû être élaborés, au lieu d'engendrer de nouvelles monstruosité ayant perdu beaucoup de leur effet. * HANS-JÜRGEN GREIF

HÉLÈNE DORION

Recommencements

Éditions Grisefer, Montréal, 2014, 224 pages, coll. « Reliefs »

Perception ou réalité ? Depuis quelques années, le récit semble occuper une place grandissante dans les librairies. La formule demeure toutefois protéiforme. Alors que certains auteurs récupèrent des événements marquants en privilégiant l'anecdotique, d'autres, comme Hélène Dorion, adoptent le genre pour susciter la réflexion. *Recommencements* appartient à cette catégorie de livres conçus pour être lus, relus et médités. Et j'ajouterais, particulièrement quand tout ne va pas très bien dans la vie.

Hantée depuis l'enfance par le sens de la vie, l'écrivaine pose un regard interrogatif sur ce sentiment d'insuffisance que l'on persiste à entretenir en projetant nos attentes sur les autres (voire sur celles des autres). En s'inspirant de la sagesse éclairée de ses maîtres spirituels, issus principalement de la pensée orientale, elle nous rappelle que « l'on s'aime du même amour que celui que l'on donne » (p. 103). Les épreuves de la vie sont les pierres blanches qui balisent le tracé vers la connaissance de soi. Un savoir qui n'est jamais absolu, mais qui nous permet pourtant d'aller vers l'avant lorsque la peur de « perdre » s'éloigne. Cet hymne au détachement emprunte bien humblement et avec pudeur le parcours ombragé de l'auteure : la mort de sa mère, une rupture amoureuse et ce retour fécond dans cette île dévastée par un ouragan. Ces *recommencements* enclenchent des cycles qui appellent au renouveau, à la réparation et à l'amélioration. « Il est si difficile de faire face à ce qui, en soi, doit se transformer, que l'on préfère *changer* ceci ou cela chaque fois que revient le mal-être, et l'on s'invente des maisons pour ne pas avoir à construire celle que l'on pourrait devenir pour soi-même » (p. 91). Ce passage, à la fois tranquille et subversif, dégage l'essence profonde du livre.

Dorion nous dit qu'elle écrit un livre pour la lumière qu'il crée en elle, mais il faut bien reconnaître que cette précieuse clarté se répand également sur le lecteur pour qui *Recommencements* deviendra sans doute un livre de chevet. Au-delà de la réflexion, la sensibilité de son écriture nous émeut d'une manière très intime, et je pense plus particulièrement ici à ces pages poignantes qui évoquent le décès de sa mère. Élaboré comme une sorte de mandala littéraire, ce récit élevé, dominé par l'intelligence du cœur, magnifie l'ordinaire de façon extraordinaire.

* GINETTE BERNATCHEZ



récit



FRANÇOIS BLAIS

Sam

L'instant même, Québec, 2014, 191 pages

François Blais est en train de battre peut-être des records d'édition, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs... et de son éditeur, sans doute. En moins de huit ans, il a publié autant de romans, tous remarqués par la critique. L'un d'entre eux, *Document 1*, a même remporté le prix littéraire de la Ville et du Salon international du livre de Québec, en 2013. Avec *Sam*, il espère cette fois, lui qui prétend pourtant n'avoir jamais reçu de prix littéraire, mériter le prix Ringuet, décerné à un écrivain de la Mauricie, lui qui est né à Grand-Mère, mais qui habite Québec depuis plusieurs années, y occupant la profession de traducteur. Il se dit même prêt à laisser à ses confrères et consœurs dans l'écriture tous les autres prix, y compris celui du Gouverneur général, pourtant plus généreux, promettant même de verser la bourse de 1 000 \$ du prix désiré aux enfants malades.

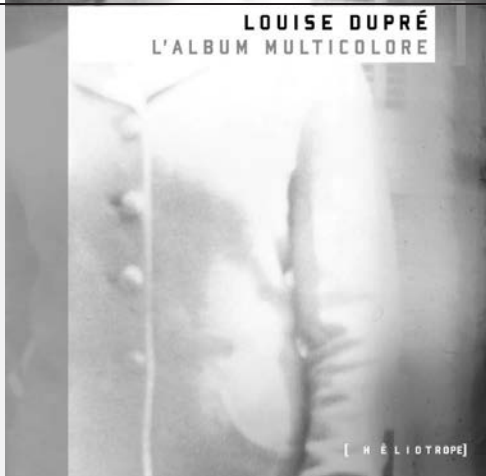
Ainsi commence *Sam*, le nouveau roman de cet écrivain pour le moins étrange, mais combien intéressant, qui a décidé cette fois d'exploiter un roman au personnage unique, ou presque, contrairement au précédent, *La classe de madame Valérie* (2013), mais qui n'en est pas moins original. À vous de juger.

Lors d'une visite aux Artisans de la Paix, « un organisme caritatif du genre Armée du Salut » (p. 9), le narrateur, qui pourrait bien être Blais lui-même, se porte

acquéreur pour une somme dérisoire d'un lot de livres, des classiques du XIX^e siècle, dont plusieurs québécois (que j'aimerais bien avoir, parce que ce

sont les éditions originales et je les connais tous, contrairement à d'autres critiques), comme le confirme la liste qu'il en donne sur deux pages (p. 12-14). Il ne faut pas se surprendre, c'est du Blais tout craché ! Du nombre, il y a, sur le dessus de cette boîte, le *Journal* (en deux tomes) de Marie Bashkirtseff, comme si le dépositaire avait voulu attirer son attention, car il adule cette écrivaine. Il y découvre même une bande dessinée de François Blais et, bien camouflé sous la pile de livres, « un paquet de feuilles format standard, paginées de 1 à 142 », transcription d'un cahier « Quo Vadis ligné Duo Habana Smooth », qui se révèle être le journal intime d'une fille se désignant elle-même par la lettre « S*** ». Cette femme aurait vécu à Saint-Sévère, en Mauricie, et aurait emménagé à Parent en Haute-Mauricie, où ses parents ont déjà été propriétaires d'une maison, comme on l'apprend avec le narrateur, en lisant ce journal qui s'amorce le 6 juin 2012, comme l'héritier du journal parvient facilement à préciser l'année. Il n'en faut pas plus pour qu'il décide de se lancer dans une vaste enquête pour retrouver l'auteure de ce journal, connu sous le titre « Journal de S*** » et qu'il annote, çà et là, dans un texte, donc le sien, qu'il place entre crochets carrés à la fin des entrées, parfois, dans le texte de Sam même, pour ajouter une remarque ou une précision.

Cette quête le mène d'abord à Saint-Sévère, puis à Limoilou, où la mère de la diariste habite une maison cossue, elle qui a été professeure de littérature dans une grande institution à Québec, ce qui l'amène au département des littératures de l'Université Laval à la recherche d'une professeure retraitée dans les dernières vingt années, professeures qu'il nomme mais en oublie quelques-unes, et qui auraient été susceptibles d'être la mère d'une fille dont le prénom aurait commencé par la lettre S. Il tente de trouver des ami(e)s de cette fille dont



LOUISE DUPRÉ

L'album multicolore

Hélotrope, Montréal, 2014

271 pages

La mère de l'auteure vient de mourir à quatre-vingt-dix-sept ans. D'aucuns diraient que la vieille femme a complété le cycle de sa vie, ou encore, que ses enfants ont eu la chance de l'avoir connue si longtemps. C'est mal connaître ce qui nous lie à notre mère : quand elle meurt, l'âge n'a pas d'importance.

Ni le fait que, au fond, ses enfants la croient immortelle, même s'ils savent que la mort peut leur ravir le dernier morceau du cadre dans lequel ils ont évolué. Et si la mort a été rapide, comme cela a été le cas pour la mère de Louise Dupré, ne peut-on pas penser que, finalement, cela a été mieux ainsi ? Une coupure « nette et propre », comme on dit.

C'est ignorer le trou béant causé par la disparition de celle qui a été le point de référence pendant une partie de notre vie. Avec sensibilité et délicatesse, l'auteure soulève des pans de son existence qui la lient à jamais à sa

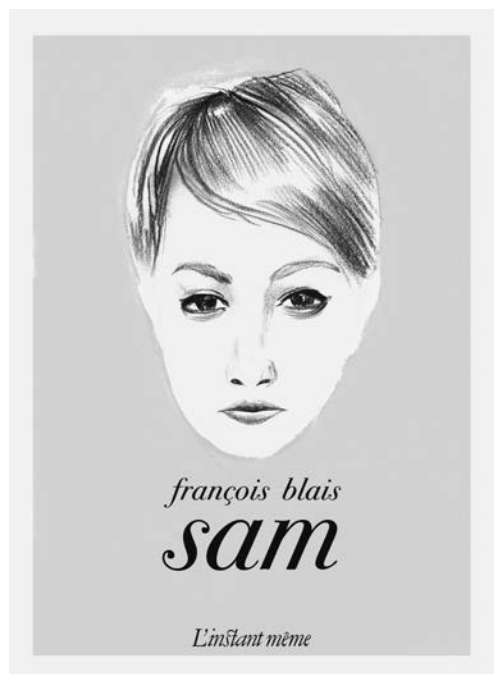
mère, alors qu'elle se recueille à côté de celle qui vient de mourir. Elle lui dit combien elle l'aime, « femme de contradictions » (p. 82). Elle résiste à se laisser enfermer dans le récit de sa fille, comme pour lui dire « N'essaye pas de m'immobiliser, tu n'y arriveras pas » (p. 59). Pourtant, dans une longue suite d'« Instantanés » – la deuxième partie du livre – Dupré réussit justement cela, la rappeler à la vie avec des arrêts sur image où nous la voyons, l'entendons parler, assistons à des scènes d'une brièveté nous laissant à bout de souffle, des vignettes aux couleurs vives, contrastées, au lieu d'un *sfumato* où les contours du visage deviennent flous. Ces rappels de brèves scènes de la mère n'ont rien de nostalgique, elles ne sont pas empreintes de regrets. En quelques lignes, nous comprenons ces contradictions qui font le charme de la mère.

Connaissant les récits les plus importants sur la mère morte, d'Albert Cohen à Roland Barthes, en passant par Annie Ernaux et Gabrielle Roy, Dupré parle ici à et de sa mère, même si sa crainte, exprimée dans *Tout comme elle* (2006), « Je n'ai jamais su comment lui parler », est injustifiée. Devant sa vieille mère, l'écrivaine voit ce qui l'attend dans quelques années, elle comme nous tous – la vie passe si vite –, « la vieillesse, pas un naufrage, non, mais une humiliation progressive, une dépossession de soi » (p. 248). Reconnaître et accepter cette vérité est un processus d'apprentissage par lequel passent ceux qui nous suivent. * HANS-JÜRGEN GREIF

récit

il devient rapidement amoureux sans même l'avoir jamais vue. D'où son désir de la connaître davantage, cherchant à découvrir tantôt ses réactions tantôt ses motivations en tentant d'interroger des personnes qui l'auraient rencontrée. Mais les indices sont bien minces.

Il faut certes se garder de dévoiler la fin de ce mystère, qui saura en surprendre plusieurs, tant par la richesse de l'imaginaire de Blais que par son écriture, qui, pour moi, est unique. Il faut toutefois dire que l'on commence à connaître les procédés. Je me suis bien amusé à lire ce nouveau Blais, qui ne manque pas d'originalité. Ils sont rares les écrivains qui savent surprendre en disant des banalités ou en recopiant des recettes ou même des adresses sur des pages et des pages de sites pornos. Blais est l'un de ceux-là. * AURELIEN BOIVIN



RICHARD DALLAIRE

Les peaux cassées

Alto, Québec, 2013, 163[2] pages

Dans son premier roman, *Le marais. Allégorie d'une existence partielle*, prix de la Découverte de l'année du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, Richard Dallaire nous avait déjà fait part de sa vision d'une société aussi absurde qu'étrange, dont il s'est plu à décrire les travers en suivant un homme condamné, dans un marais non loin de la ville, à sa propre décomposition, allégorie de notre atavisme collectif. On y trouvait entre autres personnages une Madeleine saule-pleureuse aux larmes faciles et un jeune garçon qu'elle tient prisonnière de ses propres branches.

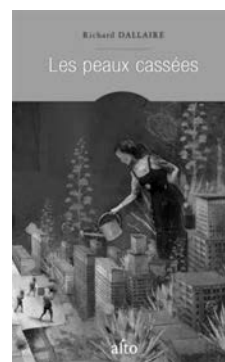
On est encore loin du réel dans *Les peaux cassées*, le deuxième roman de ce jeune auteur prometteur, qui n'a pas renoncé aux images et métaphores, en voie de faire sa marque de commerce. D'abord, on ne peut qu'être frappé par l'épigraphe, en tête du roman, qu'il emprunte à Richard Desjardins : « En raison de la crise économique, la lumière au bout du tunnel sera fermée jusqu'à nou-

vel ordre ». Le ton est dès lors donné et l'on devine que l'on s'aventure à nouveau dans un monde pour le moins inquiétant, désabusé, dangereux, sordide, dans lequel le héros est appelé à composer avec la vie de ses semblables, les « peaux cassées ». Ce héros occupe d'ailleurs un emploi bien spécial : tailleur de peaux cassées dans un atelier de la basse ville de Québec. Comme Carole sa conjointe, qui répare les cœurs brisés en se dévouant auprès des gens aux prises avec la misère et la tristesse, il est en constant contact avec la misère et la souffrance de ses concitoyens alors que sévit une importante Dépression, les condamnant au chômage et à la cruauté. Pour survivre dans ce monde qui ressemble de plus en plus à l'Apocalypse, ils sont même forcés, les jeunes surtout, les enfants de gouttière, à se déguiser en kamikazes, à s'entretuer ou à se transformer en cannibales. Le héros, on le sent, est sensible aux malheurs de ceux et celle qui l'entourent, en particulier aux mauvais traitements de l'Épouvantable, un épouvantail doté de la pensée, de la parole et de mouvements, qu'il a planté devant son logement et que les passants se plaisent à frapper à volonté pour se défouler.

Après avoir tâté de l'allégorie, voilà que le jeune romancier, à la fertile imagination, se livre à la fable sociale dans laquelle on trouve, outre les nombreuses peaux cassées que le héros s'efforce tant bien que mal de recoller, des serpents-dragons qui volent, des enfants gouttières qui pillent sans merci, et des personnages pour le moins attachants. Carole, la conjointe du héros, est une femme-poisson née de la mer dotée de branchies, M. Léonetti, conteur et chanteur, apparaît sous les traits d'un « infatigable arpenteur de trottoir qui traînait avec lui une bosse sur l'omoplate gauche » (p. 15), Mme Béatrice, une femme obèse, dont « la démarche rappelait celle d'un buffle qui charge au ralenti » (p. 34), le restaurateur M. Foo et sa femme, « pourvoyeurs d'une famille éparpillée sur la surface du globe » (p. 36), Éric, le passionné d'astrologie, Jean-Baptiste, victime de sa propre témérité, autant d'humains que le héros pourrait être appelé un jour à rafistoler dans cette société condamnée à sa propre désintégration. Car, dans *Les peaux cassées*, le monde représenté est cruel, égoïste, privé d'amour, sauf le couple que le héros forme avec Carole, celle qui accueille, avec empathie, dans son modeste trois et demi, de nombreux visiteurs qu'elle console au risque qu'ils se noient dans de très nombreux seaux de larmes que son homme transporte sur le toit de l'édifice où, à la fin, il choisit de mettre toute cette eau au service d'un potager, symbole de l'espoir avec l'enfant que Carole vient de lui donner.

Dallaire joue constamment dans la narration avec les images et métaphores, les jeux de mots, la poésie, la langue, un peu à la manière de Boris Vian et de Réjean Ducharme. Son écriture est ponctuée de belles trouvailles, qui ne peuvent que séduire ses lecteurs et lectrices. Désabusé, au début, son héros, qui se croyait condamné à nager « dans un verre dont il cherchait le fond », il devient, petit à petit, réceptacle à la confiance et à l'entraide (p. 21). Dans ce monde en déroute, « la faim justifie les moyens » et le quartier qu'il habite, qu'il croyait condamné à devenir une jungle urbaine sur laquelle les étoiles s'éteignaient une à une, se transforme finalement en société plus humaine. À lire à petites doses et à méditer. Vivement le prochain, mais en souhaitant que l'éditeur fera une meilleure correction pour éviter les fautes...

* AURELIEN BOIVIN



roman



roman

OLGA DUHAMEL-NOYER*Le rang du cosmonaute*

Héliotrope, Montréal, 2014, 215 pages

Tout le monde appelle Youri « le cosmonaute ». Sa mère lui a donné ce prénom en raison de son admiration pour les exploits de Youri Gagarine. Comme le Soviétique, le Youri québécois admire le ciel nocturne étoilé. Il se demande, l'esprit ailleurs, s'il n'y a pas d'autres galaxies comprenant des planètes comme la nôtre. Le nouveau roman d'Olga Duhamel-Noyer nous le présente à l'âge adulte dans le Nord québécois, en plein hiver, avec sa femme Julia. Youri est anthropologue, Julia, photographe. Le couple habite une maison confortable, louée non loin

de celle de son père, mort quelques années auparavant. Un soir, quand le fils arrête son camion au début du rang qui mène à la vieille maison, il croit apercevoir une faible lumière aux fenêtres, ce qui donne le coup d'envoi à une série de souvenirs qui ont façonné sa vie : son amitié avec l'Amérindien Jimmy et sa famille ; son père, un médecin qui n'exerce presque plus sa profession et s'est retiré dans ce coin perdu du Québec ; la nature menacée par l'homme, les coupes à blanc de vieilles forêts ; le père qui chasse le fils après ce qu'il prend pour un acte de « promiscuité » sous son toit ; la vie de ce dernier sur les chantiers, ses études ; la rencontre de Julia ; la mort du père à la suite d'un choc nerveux ; le travail du jeune couple pour vider la maison du père et jeter la pourriture d'une vie. En même temps, le roman évoque le désastre de Tchernobyl, les suites terrifiantes de la contamination et le largage d'une bombe atomique non armée dans le fleuve Saint-Laurent. Nous apprenons la raison profonde qui explique pourquoi Youri aime Julia (elle est aussi nomade que son mari, p. 210) et demeure l'ami de Jimmy (« Depuis la disparition de sa mère, il n'avait personne pour le défendre. Il avait Jimmy », p. 204).

Qui veut absolument classer ce livre, pourrait le placer sur les rayons des romans d'apprentissage. Ici, un long et souvent lent déploiement de la narration berce le lecteur de l'illusion que nous observons une existence assez ordinaire, sauf que le personnage central ne s'accorde pas cette place : pour lui, les autres ont préséance, Jimmy, le père, Julia. Il serait également possible de dire de ce roman qu'il s'agit d'un polar : qui a tué le père, mort par noyade, et pourquoi ? Qu'est devenu l'homme aux chiens, un ermite vivant dans une cabane primitive dans la montagne ? Toutefois, les tentatives de classification seront vouées à l'échec, non pas parce qu'il s'agit d'un récit hybride les incluant toutes, mais parce que l'intention de l'auteure est ailleurs. Youri se sent profondément uni au cosmos, son monde véritable. Ses proches, Julia et Jimmy, le comprennent et, sans tomber dans le *new age* et ses avatars, le suivent. Ainsi, dans le chapitre intitulé « La tourbière », une expérimentation avec du courant électrique pour stimuler la sexualité, tant celle de Youri que de Julia, n'est pas décrite innocemment, puisque, parallèlement, elle suggère la possible existence d'une autre Terre. L'étrangeté d'autres astres, et leurs configurations parfois monstrueuses comparées à celles de notre planète, accentuent le caractère *extra*-ordinaire des protagonistes. S'ajoute une narration donnant l'impression, aux premières pages, d'être libre de contraintes, alors que, en réalité, la séquence des chapitres (qui pourraient passer pour autant de nouvelles) suit un plan strict et parfaitement logique. La main ferme, que le lecteur détecte au plus tard au 3^e chapitre, guide le texte d'un bout à l'autre et clôt le livre aussi calmement qu'il s'ouvre au début.

Le vocabulaire, le soin avec lequel Olga Duhamel-Noyer choisit ses syntagmes, le rythme de séquences d'images (un bel exemple est la p. 27 qu'il faudrait citer au complet, il s'agit d'un tour de force de la narration) montrent un travail en profondeur qui ne laisse rien au hasard, tout en donnant l'illusion de couler de source, sans effort. *Le rang du cosmonaute* est un livre qui aurait sa place dans les cours d'écriture de nos programmes en création littéraire. ● HANS-JÜRGEN GREIF

HÉLÈNE FRÉDÉRIK
La poupée de Kokoschka

Héliotrope, Montréal, 2014, 222 pages, (Série P)

Quand le surréaliste Hans Bellmer créa ses poupées dans les années 1930, il avait lu les lettres d'Oskar Kokoschka à la créatrice de marionnettes munichoise Hermine Moos. Elles ont été écrites en 1918-1919, à la fin de la Première Grande Guerre et en pleine révolution (chute de la monarchie, émergence des partis communiste, socialiste, anarchiste, préparant le terrain pour Hitler). Kokoschka est au tout début de sa carrière ; sa maîtresse, Alma Mahler, vient de le quitter. Fou de douleur, il demande à Moos de lui fabriquer une poupée à l'image de la femme aimée. Ses indications, d'une (parfois pénible) précision quant à la fabrication de l'objet, surprennent. Les réponses de l'artisane sont perdues. Mais nous savons, photos à l'appui, que la poupée était de grandeur nature, au visage lisse, presque caricatural, qu'elle était, les mains et les doigts de pied exceptés, entièrement recouverte de fourrure claire. C'est en recréant les relations troublantes entre Moos et Kokoschka, Moos et la poupée, qu'Hélène Frédérik a éveillé un intérêt marqué au moment de la parution de ce premier roman en France (2010, réédité en janvier dernier chez Héliotrope). Plus la marionnettiste se consacre au « fétiche » du peintre, plus les frontières entre vie réelle et vie imaginaire s'effacent. Elle devient la poupée et la maîtresse du commanditaire : « Qui choisiriez-vous d'elle ou de moi ? Nous [la poupée et Moos] sommes en train de nous fondre l'une dans l'autre. Je fonds en elle, elle fond en je. Dans le froid et la faim elle devient nerveuse et je deviens arrondie » (p. 192).

Avec ce premier roman (son deuxième, *Forêt contraire*, vient de paraître chez Verticales), l'auteure, originaire de Saint-Ours, dans la vallée du Richelieu, a écrit un livre d'un tel parachèvement que le lecteur ne peut que la suivre dans l'observation psychologique des intentions du peintre et des effets sur la marionnettiste. S'ajoute à ce trait dominant la structure du roman, hésitant entre la forme épistolaire et celle d'un journal intime, scandé par l'insertion de silhouettes (presque toujours) féminines qui s'adressent au dessinateur. Même si on ne savait pas que Kokoschka a vraiment pris possession de la poupée, il faudrait dire comme les Italiens : « Se non è vero, è ben trovato » (Si ce n'est pas vrai, c'est bien inventé). Mais voilà que l'auteure recrée, de manière on ne peut plus convaincante, une toile à la fois solide et transparente dans laquelle nous sommes emprisonnés.

Impossible de sortir de ce texte parfaitement réussi, d'une vérité crue sur ce qui se passe dans la tête et les viscères d'une femme aussi sensible que Moos, prise par la fureur de donner un corps au désir absurde et colossal d'un homme inconsolable qui, une fois la poupée réalisée, aura surmonté son désarroi. À lire, surtout si ce moment charnière d'il y a un siècle vous fascine.

● HANS-JURGEN GREIF

roman





70 ANS PLUS TARD Germain Nault se souvient.

MARILOU & MARTINE DOYON
J'AI SURVÉCU
AU
DÉBARQUEMENT
Germain Nault, ancien combattant, se raconte

248 p. / 24,95 \$

LES ÉDITIONS JCL
www.jcl.qc.ca

Cet ouvrage est aussi disponible en version numérique.

Société de développement des entreprises culturelles Québec  Patrimoine canadien 

SALOMÉ GIRARD*Jusqu'à plus soif*

Éditions JCL, Chicoutimi, 2013, 224 pages

Bien qu'elle signe son premier roman avec *Jusqu'à plus soif*, Salomé Girard n'en est pas à ses premières armes dans le domaine des arts. C'est une artiste polyvalente qui s'exprime depuis plusieurs années dans la peinture, le chant et la musique. Elle nous livre, avec cette récente parution, une intrigue qui émeut, par le biais de l'activité artistique et, malgré les pièges que son sujet ne manque pas de comporter, comme on le découvrira, elle le fait avec une telle justesse de ton que son incursion mérite d'attirer l'attention. Son livre a d'ailleurs été un des deux finalistes au Salon du Livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean 2013 pour le prix de la Découverte.

Un beau jour, alors qu'elle vit une relation stable avec un conjoint de longue date et que sa vie est bien réglée, Alice reçoit un carton d'invitation pour participer à des retrouvailles ; les élèves de sa promotion à l'école des Beaux Arts entendent profiter de la retraite d'un professeur pour se réunir et fraterniser, vingt ans après la fin de leurs études. Aussitôt, affluent dans la mémoire de cette femme d'âge mûr un flot de souvenirs, baignés de nostalgie. Au beau milieu de ces réminiscences, nimbé de sentiments confus, jaillit le visage lumineux d'Élie-Naïde, restée une troublante énigme, bien qu'elle ait fait dans sa vie une irruption en coup de vent et qu'elle y ait tenu un temps une place prépondérante.

Sera-t-elle de la fête, celle qui s'est éclipsée soudain sans crier gare, sans prendre la peine de lui laisser le moindre mot pour lever le voile sur les mystères de sa vie ? Saura-t-elle répondre à ses questions ?

Dans l'attente d'un événement qui lui cause autant d'exaltation que de crainte, Alice est seule avec ses secrets, qu'elle ne peut confier à personne, sauf à son chat, Sésame, à qui elle doit cependant prêter des réflexions pour entretenir le dialogue. Il y a bien une amie, aussi, qui l'aide de son mieux malgré sa compréhension lacunaire des choses, ainsi que son principal exutoire, la peinture. Mais ses tableaux eux-mêmes ne la trahiront-ils pas ?

Salomé Girard n'a pas choisi un sujet particulièrement facile. Il aurait pu donner lieu à une longue élucubration statique ou à une introspection sans grand intérêt, sinon au genre de scènes licencieuses dont la littérature romanesque est familière. Le principal thème qu'elle aborde n'est pas non plus sans heurter bien des préjugés ni sans susciter des réactions passionnées.

Mais c'est sans compter le doigté de cette nouvelle auteure. Contre toute velléité de réprobation, elle sait dresser l'émotion vraie, la sincérité absolue, les sentiments profonds. Son approche demeure toujours empreinte de discrétion et de délicatesse, si bien que l'attention du lecteur n'est jamais détournée de l'essentiel. Son écriture sait aussi ménager les effets et entretenir le suspense, de sorte qu'on ne peut entreprendre la lecture de ce roman sans aller jusqu'à la fin. On s'y retrouve alors dans l'atmosphère plus vraie que nature que l'auteure parvient à créer. L'évocation du climat qui règne parmi le groupe d'internes de l'école des Beaux Arts est particulièrement réussie.

L'ouvrage a encore le mérite de nous proposer une action unique, une intrigue échafaudée avec le plus grand soin, orientée résolument vers un seul dénouement. À une époque où les pavés sont rois et où les romans à tiroirs dominant le marché, l'unité d'action, ce n'est pas si courant ! * CLÉMENT MARTEL

SERGIO KOKIS*Makarius*

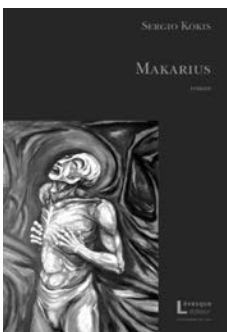
Lévesque éditeur, Montréal, 2014, 482 pages

coll. « Réverbération »

Comme l'a si bien démontré Jean Morency dans son recueil d'essais *La littérature québécoise dans le contexte américain* (Nota bene, 2012), au centre du roman étatsunien et, par extension, du roman québécois se trouve le thème du « nomadisme et de l'attrait ressenti pour l'ailleurs » (p. 152). Après l'analyse de grands textes fondateurs comme ceux de Fenimore Cooper, Hawthorne, Melville, Poe, on se rend vite compte de leur impact sur le roman québécois (voir Gabrielle Roy, André Langevin, Yves Thériault, Claude Jasmin, Anne Hébert). Le sujet de la frontière et de son dépassement est omniprésent. Certains auteurs de la littérature migrante, comme Sergio Kokis, versent également dans la narration de l'être balloté d'un endroit à l'autre, d'un continent à l'autre. Ici, le personnage central termine son existence dans une beuverie cauchemardesque à Rio, dans les années 1950. Ce n'est pas tant le suicide de son héros éponyme qui fascine Kokis, mais les circonstances qui l'amènent à son acte.

La narration, étalée sur un demi-millier de pages consacrées à Makarius Steiner, alias Leichen (signifiant « cadavres » en allemand ; la coquille en 4^e de couverture est regrettable), est divisée en parts égales entre un narrateur omniscient et le graveur Carlos Schulz, fils d'un immigrant allemand, qui a quitté le Brésil dès le début de la dictature militaire. D'un côté, nous suivons la vie de Steiner, mime et saltimbanque, né (comme le père du romancier) dans une province balte sous domination russe, mais grandissant dans un cirque et perfectionnant son art à Berlin, d'abord au temps de la monarchie. Il est envoyé au front, vit les horreurs de la guerre des tranchées et connaît ensuite la République de Weimar et la prise de pouvoir du nazisme. Arrêté dès 1933 et interné au camp de Börgermoor, il y est torturé, s'enfuit pour s'enrôler dans la guerre civile d'Espagne, trouve refuge en Turquie et accompagne un cirque en Argentine. (Cet épisode est décrit dans deux romans datant de presque quinze ans, *Saltimbanques* [2000] et *Kaléidoscope brisé* [2001]). À Rio, Steiner a mimé des sujets souvent reliés à la mort, représentations qui incitent Schulz à vouloir graver une *Danse macabre* (*La danse macabre du Québec* de Kokis date de 1999). Schulz en discute longuement avec un médecin pathologiste à la morgue de Milan, Lunardi, passionné lui aussi de visages de la mort. L'évolution du personnage de Steiner alterne régulièrement avec les discussions entre Schulz et le docteur Lunardi.

Comme souvent chez Kokis, les dialogues ont invariablement une portée pédagogique où un personnage contredit l'autre, procédé assez monotone qui peut ennuyer certains lecteurs. Par exemple, à la fin du livre, Lunardi attaque violemment le suicide (« la grande majorité des suicidés sont des lâches [...], le suicide vise à tuer le bonheur de ceux qu'il laisse derrière [...], vivre, c'est continuer à combattre », p. 456, – il omet d'ajouter « et à souffrir »), révélant ainsi, fait étonnant chez cet intellectuel cultivé qui connaît sans doute les écrits d'auteurs latins à ce sujet, un raisonnement simpliste et simplifiant digne du psychologue d'un tabloïd, laissant tomber ses jugements sans fondement de manière péremptoire. En même temps, il exprime son mépris, comme le font d'autres personnages ailleurs dans les livres de Kokis, envers certains intellectuels, comme le poète Paul Celan,



qui s'est suicidé en 1970 pour des raisons loin de « vouloir attirer l'attention pour tenter de faire oublier l'échec de sa parole » (p. 456), parole mondialement connue et admirée comme étant celle du plus grand poète juif. Selon Lunardi, les « universitaires adorent les poètes martyrs et obscurs : ils en feront ensuite leur vache à lait pour alimenter leurs nombreuses publications ésotériques » (*ibid.*) Lunardi attaque également Heidegger, le plus important professeur de Hannah Arendt, dont il accepte du bout des lèvres *Être et Temps*, mais « tout le reste de [l']œuvre n'est qu'une suite d'élucubrations redondantes et ampoulées, prononcées devant des étudiants béats d'admiration » (p. 457). À de telles inanités prétentieuses, oiseuses et haineuses, Schulz ne répond pas, même si elles détonnent dans un contexte débordant de « réflexions » à répétition sur la mort, où sont ressassées, non sans complaisance, les horreurs des camps de concentration, les atrocités des guerres, alors qu'un renvoi à Ernst Jünger, Lorca ou Primo Levi aurait suffi. Dommage : les deux livres précédents de l'auteur semblaient annoncer une nouvelle direction. Avec *Makarius*, les anciennes tares de l'auteur sont de retour.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

SOPHIE LÉTOURNEAU

Chanson française

Le Quartanier, Montréal, 2013, 192 pages

Après un recueil de nouvelles, *Polaroïds* (Québec Amérique, 2006), Sophie Létourneau, professeure de création littéraire au département des littératures de l'Université Laval, a choisi de se lancer dans un texte de plus longue haleine. Cela a donné *Chanson française*, qui lui valu d'être en lice pour le Prix littéraire des collégiens et pour le prix France-Québec.

Chanson française est sans aucun doute une véritable histoire d'amour, mais qui ne tourne pas comme certaines et certains le désireraient. Le roman met en scène Béatrice, une jeune institutrice de l'ordre d'enseignement primaire de Montréal, qui, malgré l'amour qu'elle voue à un jeune Français, qui ne veut plus rien savoir de son propre pays tant il est heureux dans la Métropole, décide d'accepter l'échange de son poste avec une Française dans le cadre d'une entente gouvernementale franco-québécoise. Elle quitte donc son petit ami Christophe et s'installe à Paris pour un an, selon les clauses de son contrat. Loin des yeux loin du cœur, à Paris, malgré la peine de la séparation, elle tombe rapidement amoureuse d'un collègue de son école, qui ne tarde pas à lui faire un enfant.

Elle relate à la deuxième personne du singulier sa peine, qu'il m'a été difficile de partager, mais aussi son quotidien parisien, ses difficultés d'adaptation, tout en gardant une certaine distance avec les événements, qu'elle sait enjoliver à sa façon, comme on le fait souvent quand on raconte une histoire.

Certes, une narration à la deuxième personne, procédé sans aucun doute rare, est susceptible de déranger quelques lecteurs et lectrices. Mais on doit dire pour les rassurer que la jeune écrivaine, promise à un bel avenir, possède l'art de décrire les petits gestes du quotidien et sait livrer ses émotions, dans une langue toujours juste et riche. J'ai été toutefois déçu de l'histoire de la sœur de Béatrice, venue la retrouver à Paris. Cette visite, m'a-t-il semblé, n'apporte rien à l'histoire de l'institutrice. De plus, les propos portant sur sa mère sont trop ténus pour qu'ils soient utiles aussi. Il aurait peut-être fallu les

détailler davantage, quitte à ajouter quelques pages. Mais rassurez-vous, la lecture de *Chanson française* s'impose car c'est un roman plein de sentiments et de tendresse. Les inconditionnels de la chanson française y trouveront plusieurs allusions à Barbara, à Françoise Hardy et noteront au passage l'importance qu'y prennent les thèmes du voyage et du départ, avec celui des amours difficiles dans un Paris qui nous apparaît quelque peu nostalgique.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

CHARIF MAJDALANI

Le dernier seigneur de Marsad

Seuil, Paris, 2013, 249 pages

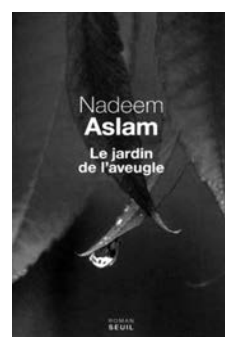
NADEEM ASLAM

Le jardin de l'aveugle

Seuil, Paris, 2013, 413 pages

Dans son roman précédent, *Nos si brèves années de gloire* (2012), l'auteur libanais Charif Majdalani nous avait présenté l'histoire rocambolesque d'un optimiste invétéré qui rêve de conquérir sa dulcinée et de redorer le blason de sa famille, autrefois fortunée. Cette fois-ci, le ton est beaucoup plus sombre, sans doute parce que nous est contée l'histoire d'un puissant clan, richissime, lié à celui du narrateur/auteur, et de son dernier chef, décidé à poursuivre la lignée de trois générations d'hommes d'affaires durs et rusés. Les Khattar, notables chrétiens, possèdent non seulement l'un des plus grands et des plus beaux domaines agricoles du Liban, mais ils se sont profilés comme les plus importants industriels de marbre du pays. Même pendant la longue guerre civile, où Druzes musulmans et chrétiens orthodoxes grecs se sont affrontés (en réalité, les affiliations toujours changeantes rendent impossible un bref résumé du déroulement de la guerre), Chakib, « seigneur » du quartier beyrouthien de Marsad, tente de mener les affaires de sa famille comme à l'accoutumée. En vain : âgé de plus de quatre-vingts ans, vivant désormais seul dans l'énorme maison ancestrale de Beyrouth Ouest, il est attaqué et tué en pleine nuit. S'ajoute une autre trame politique, personnelle de Chakib : puisque les musulmans s'implantent massivement dans son quartier, les chrétiens émigrent vers l'est de la ville. Malgré les exhortations de leur père, les fils Khattar, dont aucun ne montre de l'intérêt pour les affaires, abandonnent la partie. Chakib est assiégé de toutes parts pour vendre l'usine, les terrains et les maisons qu'il possède, jusqu'à la villa familiale. Puisqu'il sait que ses fils vont céder facilement aux pressions druzes, il veut sauver au moins le domaine agricole, où les Khattar ont passé la plupart de leurs étés. Il le lègue – par testament, ce qui est contraire à l'usage – à Hamid, son fils illégitime, que le narrateur rencontre vingt-cinq ans après l'exil de ce dernier. Cependant, sur les dernières pages du roman, nous voyons que les cartes ont été savamment brouillées par la mère de ce fils, le seul capable et digne héritier du père autoritaire. Une histoire confuse en apparence, mais simple dans les faits, tissée intelligemment, s'approchant parfois du roman policier.

Comme toujours chez Majdalani, l'écriture demeure raffinée, élégante. Cependant, le sujet, touchant de près l'auteur, donne une note d'accablement au récit. Le souvenir des horreurs est omniprésent : brutalités, trahisons, ignominies, perversions, la destruction systématique d'un pays autrefois magnifique, où religions et sectes de tous acabits cohabitaient. La tristesse de Majdalani se mani-



feste à chaque page. Même s'il éprouve peu de sympathie à l'égard de Chakib Khattar, l'homme qui a ruiné son père, il l'admire pour son courage, ses valeurs, sa volonté de ne pas se laisser aspirer dans le maelstrom de la violence tout en comprenant parfaitement que son combat pour sauver les apparences est perdu d'avance. S'ajoute un sentiment d'urgence nettement perceptible : il faut tout entreprendre pour que de telles confrontations ne se répètent plus. Elles signifieraient l'oblitération du Liban. Mais avant tout, il faut trouver une solution à la présence palestinienne dans le sud du pays.

Majdalani n'a rien d'un théoricien de la guerre. C'est en montrant la souffrance de l'individu qu'il illustre son pessimisme face à l'être humain et le fait que chaque génération semble être préprogrammée pour répéter les mêmes erreurs, les mêmes horreurs du passé.

Majdalani est chrétien, Nadeem Aslam, musulman. Né au Pakistan, ce dernier raconte dans son quatrième roman les effets de l'invasion en Afghanistan par les États-Unis, après l'attaque terroriste du 11 septembre 2001. À l'inverse de son confrère libanais, il décrit dans le détail les méthodes de guerre contre les « envahisseurs américains », tant afghans que pakistanais, scabreux et à l'extrême limite du soutenable. Majdalani garde un point de vue presque neutre, détaché, après trente ans d'une trêve qui tient plus ou moins bien (quand on fait abstraction de la présence palestinienne, toujours pas réglée, et cause d'attaques israéliennes). Aslam nous jette au cœur même de la confrontation, surtout du point de vue pakistanais. La pauvreté, l'ignorance, la haine de l'Occident, mêlées à l'envie de richesses d'un monde auquel seuls les enfants de quelques familles très riches auront accès, tout cela crée le cocktail le plus explosif qui soit. Dans ce livre (le lecteur doit se répéter qu'il s'agit d'une œuvre de fiction et non pas d'un roman de colportage), les scènes décrites dans les cachots afghans, la corruption endémique dans les deux pays, la cruauté avec laquelle de jeunes adolescents sont jetés dans les combats meurtriers, la haine face aux « infidèles », une armée professionnelle sophistiquée sont si calquées sur la réalité que le dégoût, l'exaspération pousse le lecteur plus d'une fois à fermer le livre. Non pas tant à cause des atrocités décrites qui sont, au fond, connues et pourtant indicibles, précédées de souffrances dépassant l'entendement, mais parce que toutes les (nombreuses) actions qui forment le livre *reprennent la réalité*.

Rohan, ancien directeur d'école, incapable de s'identifier à la nouvelle orientation de l'institution dont les élèves sont voués au jihad, a été écarté de son poste. Son fils Jeo, futur médecin, et Mikal, fils adoptif de Rohan, passent clandestinement la frontière afghane afin d'apporter de l'aide humanitaire aux talibans. Lors de la première attaque de troupes afghanes, dirigées par des militaires américains sur une forteresse, Jeo est tué, tandis que Mikal est livré à l'un des nombreux seigneurs de guerre afghans, qui le mutilé et le torture avant de le vendre aux Américains, dont les méthodes pour soutirer des informations sont plus raffinées, et qui le rendent presque fou. Il s'échappe et retourne auprès de Rohan, qui souffre d'une lente dégénération de la rétine et quitte son magnifique jardin pour accompagner un pauvre homme en Afghanistan. Il rachète le fils de ce dernier, moyennant un magnifique rubis. Quand il refuse de serrer la main au seigneur de guerre, celui-ci réduit la pierre précieuse en miettes qu'il jette dans les yeux de Rohan, l'aveuglant brutalement. La deuxième trame (elles sont multiples)

présente Naheed, sa belle-fille, la veuve de Jeo. Elle aime toujours Mikal, qu'elle a connu avant son mariage. Mais la mère de Naheed veut la remarier à un autre jeune homme riche car, à ses yeux, Mikal est un aventurier dont les parents ont disparu dans les gorges pakistanaises. Il accepte de se rendre en Waziristan, y rencontre un ancien camarade prisonnier, fils d'un armurier. Commence une danse sur un volcan en éruption, car de hauts gradés d'al-Qaïda vivent dans une aile de la maison. Ils sont bientôt attaqués par un commando américano-pakistanaï. En fuite, Mikal trouve un soldat américain blessé et facilite son sauvetage par une unité de *Marines*.

Malgré les contradictions dans l'enchevêtrement des nombreuses trames souvent compliquées, la profusion de noms, d'endroits, il faut reconnaître l'immense talent de l'auteur et sa façon d'exposer la désinformation, les men songes des politiques, la brutalité du traitement de prisonniers musulmans par leurs congénères. C'est une leçon d'histoire dure à avaler. Les tentatives de comprendre les codes de ces sociétés musulmanes se font difficiles. S'ajoute à cela une liste d'autres sujets abordés qu'il est impossible de nommer au complet. Mentionnons le statut de la femme, la sagesse du Coran, trop souvent récitée de façon mécanique par les musulmans, les superstitions du peuple, sa soif de « vengeance » (le mot clé par excellence dans ce contexte) et la mort. ● HANS-JÜRGEN GREIF

DANIELLE POULIOT

Lettre à Justine

Art Global, Montréal, 2014, 124 pages

Avec *Lettre à Justine*, Danielle Pouliot signe son troisième ouvrage. Elle a déjà publié, chez le même éditeur, un recueil de nouvelles, *Mûres pour l'aventure* (2008), ainsi qu'un roman, *Le chat* (2011).

Dans *Lettre à Justine*, l'auteure raconte une histoire d'amour que vivent deux jeunes gens : Oliver, un jeune diplômé en administration qui travaille dans une boutique d'épices ; Justine, elle, écrit un roman sur sa mère. Ils vivent ensemble depuis deux ans au gré des humeurs de la jeune femme. Car, autant un jour elle peut irradier de bonne humeur, autant, un autre jour, elle sombre dans la détresse.

C'est Oliver qu'on retrouve, dès les premières lignes du roman, complètement tétanisé lorsqu'il entend la voix de Justine à la radio après un an d'absence de sa belle. Un matin où elle avait un rendez-vous avec son éditeur pour discuter de son roman maintes fois remanié, Justine est partie et n'est jamais revenue. Oliver l'attend encore, laissant son réveille-matin sonner tous les jours comme une marque de sa présence dans sa vie. L'amoureux abandonné n'arrive pas à lâcher prise, à laisser aller celle qu'il aime plus que tout. Cette voix à la radio le sort ainsi de sa torpeur : Oliver entreprend alors une quête qui le mènera de Montréal au fjord du Saguenay, à la recherche éperdue de sa bien-aimée.

En quatrième de couverture, on aperçoit un canot sur l'eau, photo prise par l'auteure un jour où elle se promenait sur la rivière, près de chez elle. Il faut dire que l'eau est au cœur de ce roman et joue le rôle d'un personnage à part entière. Dès le début, l'eau place Oliver dans la vulnérabilité puisqu'il en a une peur phobique. Les rivières, la pluie, l'eau qui entoure Montréal... Ce sont des menaces qui paralysent au quotidien l'existence d'Oliver. Tandis que, pour lui, elle n'est que mort et destruction, pour Justine, l'eau guérit et purifie. Au fil des chapitres, Oliver part



finalement à la rencontre de cette eau salvatrice, réunificatrice des deux amoureux. Comme Justine l'avait déjà dit, « un jour, nous nagerons ensemble », Oliver vaincra sa peur de l'eau en même temps qu'il acceptera de vivre sans sa bien-aimée.

Dans les six chapitres qui composent ce court roman, est exploité le thème de l'amour, bien sûr, mais aussi ceux de la santé mentale, de la fuite, de l'abandon et du pardon. La lecture se fait tout en douceur, sans grande surprise littéraire, et nous amène au dernier chapitre dans un dénouement imprévu. Le roman devient alors cette lettre à Justine, le moyen pour Oliver de se sortir de son déni et de se guérir enfin de cet amour fou. Car l'expression populaire *aimer à la folie* prend ici tout son sens alors qu'on côtoie ces deux êtres, plutôt instables et tourmentés. Une troisième œuvre qui, malgré une écriture somme toute assez sobre, se distingue des autres histoires d'amour. * MARIE-MICHELLE POULIN

HÉLÈNE RIOUX *L'amour des hommes*

Lévesque éditeur, Montréal, 2014, 389 pages,
coll. « Réverbération »

Voilà un roman comme on en écrit un seul dans sa vie : en apparence, il ne se passe presque rien dans *L'amour des hommes* d'Hélène Rioux. À Montréal, Clément, quinquagénaire, souffre d'une maladie incurable. Trop orgueilleux pour faire semblant d'aimer la vie jusqu'au bout, il veut en finir quelque part sur l'île de Beauté, la Corse, territoire où règnent les sentiments exacerbés, décrits et mis en scène dans des nouvelles, des romans de l'époque du romantisme et du réalisme poétique, sans parler de la lutte pour l'indépendance de l'île. Dans un café, Clément rencontre Éléonore, une amie qu'il n'a pas revue depuis leur rupture et qui sera la narratrice de ce qui se passera entre eux et autour d'eux. Il lui propose de l'accompagner, de fuir la fin de l'hiver québécois, triste, froid, gris, sale, et de prendre quinze jours de vacances, tous frais payés. Qui pourrait refuser ? Ce n'est qu'à leur arrivée qu'il lui annonce sa mort prochaine. D'Éléonore, il attend sa présence reconfortante. Mais elle ne connaît que ses phantasmes sexuels, les traits essentiels de sa vie, son amour pour les femmes et ignore la nuit de laquelle il tente de sortir, les circonstances entourant le divorce de la seule femme qu'il ait aimée, qu'il a battue et maltraitée de toutes les façons jusqu'à se prendre en horreur.

Mais cela n'est qu'une infime partie des propos de ce livre. En son centre se trouvent de longues et importantes réflexions sur la question contenue dans le titre : Qu'est-ce que l'amour des hommes ? Il s'agit bien du genre, de l'être humain au masculin. On aura vite compris que Clément n'en est qu'un spécimen, qu'il représente le séducteur né et qu'il est emprisonné, comme beaucoup de ses congénères, dans l'image du rôle que lui impose la société : performer tant dans la vie professionnelle qu'au lit, coucher avec autant de femmes que possible (notre homme se rappelle d'une quarantaine de partenaires), mais qu'il « implose » en n'aimant qu'une seule. Le portrait qu'il dessine devant Éléonore est celui de Don Juan, pas celui du héros quelque peu risible de la pièce de Tirso de Molina, *El Burlador de Sevilla y Convidado de piedra* (*L'abuseur de Séville* et *Le convive de pierre*, 1630), mais celui, impénitent et provocant, de Molière et Mozart, le pécheur jeté dans les flammes de l'enfer. Le véritable

Don Juan est toutefois Don Miguel Mañara, qui a voulu vivre une vie de débauche, se convertir après la mort de la femme aimée, devenu frère de la Charité, mourir loin des yeux du monde. Mais Éléonore, traductrice et, donc, sensible au sens des mots (rappelons ici qu'Hélène Rioux a publié, en 1995, le superbe roman *Traductrice de sentiments*, ainsi que les non moins fascinantes facettes des *Miroirs d'Éléonore*, 1990, récemment réédité en format de poche), s'attache également au *Don Juan*, dernier poème inachevé de Byron, autre incarnation de Don Juan, et dont elle livre plusieurs versions. Par là, elle nous fait suivre l'évolution de son travail de traduction. Confrontée à la mort imminente de Clément, combinée avec son manque d'appétit, Éléonore lui rappelle des recettes savoureuses (comme celle de tomates à la provençale, un délice). Mais la mort appelle aussi la guerre du Golfe, en 2003 et la capture de Saddam Hussein.

Clément disparaît après douze semaines passées à Calvi, en Corse ; un an plus tard, en 2003, Éléonore élit pendant douze jours domicile à Marbella, en Andalousie, pour mieux comprendre le personnage de Mañara ; en 2004, quatre vers byroniens trouvent leur version définitive en français. Sans tomber dans la numérologie, il convient de rappeler que l'auteure a pris presque douze ans avant de terminer cette œuvre. Ces chiffres organisent le cadre extérieur du livre, sans que cela ne paraisse. Plus importante la façon dont le thème principal, le mythe de Don Juan, est approché. Superposer à un homme malade, tout près de sa fin, la figure du séducteur impénitent a demandé non seulement des recherches sérieuses (et plus poussées que ce que le lecteur peut trouver dans Internet), mais la patiente construction de cette assez piètre réincarnation, Clément, qui se sent plus l'émule de Casanova que de Mañara. Plus encore : pour que le sujet ne se transforme pas en essai sur le mythe, l'auteure a choisi la forme du dialogue où tous les sujets surgissent quand on passe l'arme à gauche : la vie (valait-elle la peine d'être vécue ?), la mort (sous quelle forme viendra-t-elle, quel sera son masque ?), mais surtout l'amour, aux multiples visages.

Dans ces joutes verbales, le lecteur est parfois pris de pitié en écoutant la défense de Clément, homme faible, alors qu'Éléonore, avec toute l'humanité dont elle est capable, demeure avec lui (presque) jusqu'à la fin. Elle est la figure dominante du roman, celle qui tient tous les fils dans ses mains, qui peut se faire cinglante dans ses répliques, sans devenir blessante. Ses remarques font mouche, elles secouent l'homme en face d'elle. Les féministes diront qu'elle ne va pas assez loin. Du calme, ne nous énervons pas. Il ne s'agit pas de détruire l'autre. Si ses agissements se font transparents pour Éléonore, les motivations de cette dernière se situent ailleurs : elle veut savoir si cet homme, Clément, et lui seulement, sait ce que c'est que l'amour. Et voilà qu'apparaît à la toute fin une lueur de compréhension.

L'amour des hommes est sans contredit le roman le plus achevé d'Hélène Rioux, le plus grave, le plus ambitieux aussi, où elle a recours aux quatre genres : poésie, roman, nouvelle (voir le chapitre 38, par exemple), essai, théâtre (il serait facile de composer une belle pièce de réflexion à partir des dialogues). *L'amour des hommes* est un livre qui incite à la discussion, à la réflexion, aux annotations en marge de nombreuses pages. Qui nous fait presque oublier que nous attendons le quatrième tome du *Bout du monde*. Là encore : du calme ! L'auteure ne nous oubliera pas. * HANS-JÜRGEN GREIF



roman

PRIX littéraire DES COLLÉGIENS

En novembre dernier, cinq romans québécois publiés dans l'année et choisis par un jury de critiques sous la gouverne du journal *Le Devoir* ont été mis en lice pour le Prix littéraire des collégiens. Dans plus de cinquante cégeps à travers le Québec, des clubs de lecteurs se sont formés pour lire, analyser, critiquer, aimer... et élire un roman parmi les cinq retenus. Un porte-parole de chaque cégep devait défendre le choix de son institution lors d'une rencontre à Québec le 3 avril 2014, la veille de la remise du Prix dans le cadre du Salon du livre de Québec. Les délibérations, enfiévrées, ont déterminé un gagnant : *Guano*, un roman de Louis Carmain.

Pour vous donner un aperçu de la ferveur et de l'engagement des cégépiens dans cet événement annuel parrainé par la Fondation Bourgie (dont le dévouement est à saluer !), voici trois critiques issues des lectures collégiennes, gracieusement fournies par Josée Larochelle, professeure au Cégep Lévis-Lauzon, dont les étudiants suivaient le cours « Critique littéraire ».

UNE PAUPIÈRE SUR LE RÊVE

* ALEX LAPOINTE-LEMIEUX et CATHERINE BOUCHER

LOUIS
CARMAIN
Guano

VLB éditeur, Montréal
2013, coll. « Fictions »
200 pages



« Il en est ainsi de l'aventure : quand elle se concrétise, quand il est l'heure de se mettre en route, ça ne nous ressemble plus autant que nos pantoufles. » Ils sont en Espagne, au Pérou, au Chili, mais surtout en guerre. Un amiral, puis un commissaire, puis deux autres amiraux se succèdent, tous Espagnols ; dans un élan d'exaltation patriotique, ils embrassent cause commune au nom d'Isabelle II. Recolonisation. 1862, les pourparlers débutent, mais la décision finale, de toute façon déjà prise, personne n'en veut réellement : on enverra la flotte espagnole.

À bord, Simón Cristiano Claro, secrétaire quoiqu'aussi lieutenant, s'apprête à vivre un amour digne de l'époque médiévale. Une soirée à Callao, de l'alcool question de délier les cœurs, une Montse plus que parfaite, un coup de foudre. Le hic : elle est Péruvienne. C'est ainsi que, voguant dans les pensées du trentenaire comme les navires voguent sur le Pacifique, Louis Carmain, avec *Guano*, nous fait découvrir, en plus d'un amour d'une sensibilité émouvante, une goutte méconnue de cet océan qu'est l'Histoire.

Oscillant entre affection et humiliation avec une plume remarquable, l'auteur parvient à illustrer la beauté d'un amour en temps de guerre. L'écriture unique et distinguée, d'une beauté littéraire indéniable, est sans l'ombre d'un doute la plus grande qualité de l'œuvre. C'est d'ailleurs elle qui donne vie au récit, qui malheureusement s'épuise lors des combats navals.

La narration, composée en partie du souffle de Simón, crée une vision panoramique et intime de l'œuvre, permettant au lecteur de se sentir lié au personnage. Malgré son rythme lent comme les marées, le récit transporte le lecteur dans un univers feutré qui charme à coup sûr. « Parfois un lieu nous marque d'un seul souvenir. Mais celui-là nous hante à jamais. On ne repart plus de cet endroit, on y habite pour toujours. »

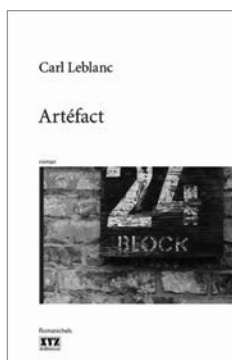
Guano : un roman d'une douce fragilité qui saura séduire le littéraire. « Puis la mer rejoint[dra] l'horizon, comme un rideau tombé sur le décor, une paupière sur le rêve. »

SOUVIENS-TOI

* CAROL-ANNE TREMBLAY

**CARL
LEBLANC**
Artéfact

XYZ, Montréal
2012, coll. « Romanichels »
160 pages



C'est devant l'adversité absolue que l'on voit l'humain repousser les limites du possible afin qu'il puisse être, propre à sa condition, humain. Le passé raconte, crée des souvenirs, mais le temps n'efface pas les blessures de ceux qui ont vécu, de ceux qui ont vaincu.

Replonger dans les événements noirs et tragiques de l'Allemagne de 1940 au travers d'un artéfact du Musée de l'Holocauste à Montréal, voilà le défi que Carl Leblanc a su relever haut la main. Après avoir signé son premier roman, *Le Personnage secondaire*, le journaliste et documentariste offre à ses lecteurs *Artéfact*, une histoire près du réel. Si près qu'on se laisse porter par un flot d'émotions, de courage et d'humanité qui émane des personnages présentés, principalement d'anciennes survivantes des camps de concentration d'Auschwitz.

Étonnamment, le roman se concentre non pas sur le drame humain de cette époque, mais bien sur une démonstration résonante que la force de résistance de l'esprit et du cœur a vaincu la politique nazie de déshumanisation : « Il y avait des êtres humains, qui se sont acharnés à le demeurer, malgré tout... ». Inspiré de faits vécus, le récit raconte comment un carnet en forme de cœur, écrit pour un jour d'anniversaire, témoigne de la complicité, de l'amour et de l'espérance d'un petit cercle de femmes juives en pleine tempête.

Leblanc épate, surprend et questionne, car dans l'univers poignant qu'il nous propose, il fait ressortir une beauté stupéfiante. Il écrit avec profondeur et sensibilité une vérité touchante et désarmante. Un lecteur averti et habile prendra plaisir à remarquer la complexité et la beauté des jeux de langage auxquels l'auteur, dont les connaissances historiques et politiques impressionnent, s'applique avec finesse.

Le récit voyage entre le présent et le passé, le souvenir et la vérocité, sans tout dévoiler d'un seul coup. Il nous travaille peu à peu et lorsque nous y sommes fin prêts, il prend tout son sens et devient alors une puissante révélation, un cri du cœur, « le cœur d'Auschwitz ».

EN PIÈCES DÉTACHÉES

* SABRINA ASSELIN

**SOPHIE
LÉTOURNEAU**
*Chanson
française*

Le Quartanier, Montréal
2013, série « QR »,
192 pages



La quatrième de couverture nous met en garde : « *Chanson française* n'est pas un roman : c'est une chanson d'amour comme on l'entend chez Barbara et Françoise Hardy. » Les mots de Sophie Létourneau, fluides et modernes, résonnent avec une telle musicalité dans le cœur du lecteur qu'il devient pratiquement impossible pour lui de ne pas dévorer le bouquin en quelques heures.

À la fois léger, vivant et réaliste, le deuxième ouvrage de Létourneau, qui enseigne la littérature à l'Université Laval, met en scène Béatrice Chevreau, une jeune maîtresse d'école qui, en quête de bonheur et d'aventures, tente de reconstruire sa vie à la suite d'un échec amoureux. Complètement sous le charme de Christophe, un bel ingénieur français, Béatrice voit son univers tomber en morceaux lorsqu'elle réalise qu'elle n'est plus sur la même longueur d'onde que son prince charmant. Il veut des enfants, elle veut découvrir le monde : « Tu voulais voyager. T'égarer dans une ville inconnue. [...] Connaître l'intensité des rencontres à l'étranger. À vingt-six ans, tu pensais que l'avenir avait encore le temps d'arriver. »

Alors que Béatrice s'exile à Paris à la recherche d'un point d'ancrage, le lecteur se laisse quant à lui transporter par les aventures de la Montréalaise. Des histoires d'amour aux relations d'amitié, en passant par la famille, l'infidélité, la déception, la maternité et les remises en question, il la suit dans son besoin d'évasion et s'attache malgré lui à ce personnage touchant et bien campé. Il se reconnaît à travers les émotions universelles et intemporelles qu'elle vit.

Divisé en courts chapitres rappelant les paroles d'une ballade, ce roman fait preuve d'une belle originalité puisqu'il raconte la vie de Béatrice en pièces détachées, ce qui est d'autant plus intrigant pour le lecteur, qui doit en recomposer lui-même la chanson. La narration à la deuxième personne du singulier est aussi séduisante et permet de bien comprendre les personnages, de vivre les tribulations des uns et des autres par procuration.

Chanson française est un récit parfait pour laisser son esprit vagabonder d'un océan à l'autre, au gré de la plume rêveuse de Sophie Létourneau.